

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

MAURICE BELLON

L'esprit statistique et la guerre

Journal de la société statistique de Paris, tome 56 (1915), p. 534-545

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1915__56__534_0

© Société de statistique de Paris, 1915, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

II

L'ESPRIT STATISTIQUE ET LA GUERRE

I — OBJET DE LA QUESTION

La question des rapports entre l'*esprit statistique* et la guerre ne doit pas être confondue avec celle des relations entre la *statistique* et la guerre. En effet, le concours que l'esprit statistique est susceptible d'offrir à la préparation et à la conduite des hostilités n'est pas celui que les données de la statistique apportent à la défense nationale : c'est ainsi qu'il ne se borne ni à la réunion des éléments de préparation, par exemple, dans la constitution des

effectifs et dans le ravitaillement en vivres et en munitions, ni à la constatation des résultats d'une campagne. Certes, tous les grands capitaines, depuis les temps anciens jusqu'à l'époque moderne, ont attaché à cette œuvre laborieuse le prix le plus justifié; c'est ce que démontrent : à Rome, la patiente attitude de Marius en présence des barbares; à Carthage, les merveilles d'organisation d'Annibal; durant les guerres de Napoléon I^{er}, le précieux concours prêté au grand capitaine par son chef d'état-major Berthier.

Mais, en outre, la statistique façonne les esprits et, de la sorte, les prépare à envisager et à résoudre les problèmes que soulève une lutte à main armée. C'est ce que révèle l'étude des relations de l'esprit statistique et de la guerre.

II — DÉFINITION ET ÉLÉMENTS DE L'ESPRIT STATISTIQUE

A. DÉFINITION DE L'ESPRIT STATISTIQUE. — L'esprit statistique est l'ensemble des dispositions de l'esprit, soit naturelles, soit résultant de l'habitude ou de l'acquis, dont le caractère essentiel est le souci de dénombrer avec exactitude, de classer avec ordre et d'exposer avec clarté.

B. ÉLÉMENTS DE L'ESPRIT STATISTIQUE. — L'exactitude suppose l'esprit de précision, l'ordre celui de méthode, la clarté celui d'ingéniosité.

a) *Esprit de précision.* — Le statisticien ne se contente pas des constatations vagues, des résultats approximatifs, en un mot de l'« à peu près » dans les éléments qu'il collige. Mais il ne se borne pas à dénombrer; il doit reviser les données qu'il a recueillies ou qui lui sont fournies, rechercher les causes des divergences ou des anomalies qu'il relève, apprécier le degré d'exactitude de chaque résultat du dénombrement, ne conserver que ceux dont l'erreur n'excede pas le taux qu'il s'est assigné eu égard à l'objet de la statistique à dresser.

Ce n'est point l'esprit de *minutie* qui s'attache aux détails avec une attention moins intelligente que systématique; il effectue, au contraire, la ventilation entre le détail utile et le détail superflu; en un mot, il ne recherche point le détail pour le détail au détriment de l'ampleur des aperçus. L'esprit statistique n'est pas plus l'esprit de *minutie* que ne l'est l'esprit d'observation. La précision, en effet, ne doit pas être confondue avec la minutie. Nul ne s'est avisé de qualifier de *minutieux* les auteurs des plus patientes recherches qui, tournés vers les astres comme Leverrier ou penchés sur les instruments de laboratoire comme Röntgen, Curie, Marconi ou Branly, se livrent à des constatations d'une méticuleuse exactitude, condition nécessaire du succès de leurs travaux. Ce qui importe, c'est d'approprier le degré de précision au but poursuivi, en un mot de régler l'intensité de l'effort sur la valeur du résultat : tel est le préservatif contre une tendance à des investigations de détail où la satisfaction d'amour-propre, donnée par un travail à la fois méticuleux et vain, primerait la judicieuse adaptation des moyens aux fins opportunes déterminées par le jugement.

Ce n'est point l'esprit de *scrupule* qui hésite et tâtonne et qui, par une déformation de l'esprit de précision, pousse le soin de l'exactitude jusqu'à craindre de faire usage de telle observation parce qu'elle ne satisfait pas au desideratum basé, non sur le caractère du travail à exécuter, mais sur la tendance subjec-

tive d'une mentalité qui confond un centre d'observation avec le phare indicateur du but à atteindre et qui, dès lors, exige de ses propres lumières une perfection dont l'homme, livré à lui-même, est naturellement incapable. L'esprit statistique, au contraire, combat l'esprit de scrupule en évitant l'incertitude qui conduit à reprendre sans cesse la tâche effectuée dans la crainte qu'une grave omission n'en ait compromis la valeur; par la précision que l'étude et la pratique de la statistique donnent à l'intelligence, celle-ci s'accoutume à la netteté du souvenir qui dissipe les folles alarmes et les doutes engendrés par une timidité sans fondement.

L'esprit statistique évite de la sorte la stérilité, corollaire inévitable d'une recherche toujours inachevée parce que son auteur n'est jamais satisfait de l'œuvre accomplie.

C'est que le statisticien ne perd jamais de vue l'objectif à poursuivre et, semblable à l'explorateur qui, en cheminant vers le pôle, rectifie par la boussole les écarts de sa route et tient compte des saisons dont la récurrence peut lui faciliter ou lui interdire l'achèvement de son programme, il a toujours l'intelligence dirigée vers le point culminant de ses recherches, sans s'arrêter aux contingences que sèment devant lui les observations isolées.

b) *Esprit de méthode.* — Le statisticien ne se borne pas à additionner les chiffres qu'il a recueillis : il les rapproche dans un ordre logique selon les rapports qui résultent de l'homogénéité de leur nature ou du degré de leur exactitude.

Ce n'est point l'esprit d'*automatisme* arithmétique qui utilise sans précautions des résultats dont l'exactitude n'est pas et ne doit pas être de sa part l'objet d'une vérification préalable.

Ce n'est point l'esprit de *routine* qui n'ose s'écarter des sentiers battus et néglige la recherche de voies plus modernes ou de chemins plus courts. C'est parfois, au contraire, l'esprit d'*invention* qui suppose ou réveille le talent de l'ingénieur dans la création de ces machines dont les techniciens Hollerith et March nous ont fait admirer les merveilles.

Ce n'est point l'esprit de *minutie*, au point de vue de la méthode de même qu'au point de vue de la précision, à moins que l'on ne qualifie de minutieux, au sens péjoratif du terme, tous ceux qui ont fait preuve de méthode, depuis Démosthène triomphant de sa langue rebelle à l'aide de cailloux au bruit des mugissements de la vague, depuis Cicéron proclamant le précepte : *fiunt oratores*, depuis Horace énumérant jusque dans leurs détails les qualités et les défauts du poète, jusqu'à Descartes consacrant à la méthode un traité qui fit époque et Pasteur répondant par les plus délicates expériences aux objections que soulève toute rénovation de théories admises : or, faut-il oublier que cette prétendue minutie n'a empêché aucun de ces grands esprits d'associer à une rigoureuse méthode les envolées ou les délicatesses de l'expression et l'ampleur des idées depuis les accents des Philippiques, l'apostrophe à Catilina, la finesse des odes, jusqu'à la profondeur des réflexions du philosophe et la hardiesse des conceptions du chimiste?

c) *Esprit d'ingéniosité.* — Le statisticien ne travaille pas pour lui seul : c'est pour autrui qu'il a entrepris le patient labeur du dénombrement et de la coor-

dination; ce labeur ne devient fécond que le jour où le public peut en utiliser les résultats : il faut donc que les chiffres présentés par le statisticien puissent être compris et mis en œuvre par ceux qui sont demeurés étrangers à l'élaboration du document placé sous leurs yeux.

Qu'il suffise de rappeler les merveilles des figurations graphiques dont mon éminent maître et prédécesseur, Émile Cheysson, avait illustré ses albums du ministère des Travaux publics et dont la Suède a fourni dans un stéréogramme un mémorable exemple, d'une actualité douloureusement rajeunie par les circonstances de la présente guerre. Si, en effet, quelque statisticien dresse sur une série de cartons des graphiques représentant, pour chaque année, le nombre des vivants des divers âges et s'il accole les feuillets découpés suivant le tracé figuré de la sorte, il obtient, à l'aide des trois coordonnées : années, âges et effectifs, une surface dont l'apparence affecte celle d'une série de montagnes et de vallées, et il constate, pour les naissances, après une dépression en 1810, une dépression corrélative en 1840 : la première vallée correspond aux vides que les guerres de Napoléon I^{er} avaient faits dans les rangs des adultes, et la seconde à ceux qu'avait créés parmi les enfants en bas âge à l'époque antérieure, l'impossibilité de naître consécutive à l'anéantissement des adultes au cours des hostilités et, par suite, l'impossibilité, pour la génération qui aurait dû prendre origine en 1810, de fournir trente ans après l'effectif des individus qui seraient normalement devenus pères en 1840.

Ainsi l'esprit statistique n'exclut point l'esprit d'*initiative*, car le statisticien n'a point le rôle essentiellement passif d'un observateur qui se bornerait à enregistrer des résultats sans se préoccuper de leur mise en œuvre : il doit songer à ceux qui consulteront les éléments numériques; en un mot, producteur de chiffres, il ne doit pas oublier le consommateur appelé à en faire usage; il doit donc rendre son produit à la fois accessible par la réduction de l'effort imposé pour en tirer parti, attrayant par un charme qui sollicite l'indifférence, instructif par un caractère substantiel qui alimente les recherches des plus curieux et par une netteté qui exclut les méprises ou les erreurs. Or, ce but ne peut être atteint que par la souplesse d'une intelligence toujours en éveil et par la subtilité d'un esprit toujours en quête d'inventions aussi délicates qu'opportunes.

Résumé. — En un mot, les trois éléments de l'esprit statistique : précision, méthode et ingéniosité, participent à l'œuvre du statisticien comme trois alliés également indispensables au succès final. Ainsi, bien que le premier — la précision — paraisse dominer dans le recensement, le deuxième — la méthode — dans la coordination, le troisième — l'ingéniosité — dans la présentation des résultats, ils doivent dans chacune de ces trois séries d'opérations, loin de se suffire individuellement à eux-mêmes, se prêter un mutuel concours. En effet :

a) La ventilation des données utilisables et des éléments sans valeur suppose, outre le sentiment de l'exactitude, l'application d'un ensemble de règles qui servent de fil conducteur, et la sagacité qui permette de distinguer le bon grain de l'ivraie;

b) La classification des résultats obtenus implique, outre le souci de l'ordre, l'utilisation rigoureuse du fruit de laborieuses recherches et la mise en œuvre de procédés appropriés à la nature des données fournies et du but à atteindre;

c) La présentation des résultats commande, outre la préoccupation de la clarté, l'exclusion de tout procédé qui, en exposant le lecteur à des méprises, réduirait à néant tout l'effort antérieur, et l'application de principes qui garantissent l'homogénéité des enseignements fournis.

III — APPLICATION DES ÉLÉMENTS DE L'ESPRIT STATISTIQUE A LA GUERRE

La trilogie des éléments qui caractérisent l'esprit statistique trouve un champ direct d'application dans l'œuvre militaire soit de préparation de la guerre, soit de conduite des opérations.

1^o *Préparation de la guerre.* — Aucun détail ne doit être négligé dans la constitution de cet organisme de la mobilisation, dont les rouages complexes rappellent ceux d'un immense mouvement d'horlogerie où le moindre grippement, à plus forte raison la moindre lacune, déterminerait aussitôt l'arrêt de l'ensemble. A la *précision* doivent s'allier la prévision qui implique la *méthode* chez l'organisateur contraint de songer à toutes les éventualités, et la combinaison qui suppose l'*ingéniosité* chez le conducteur du mécanisme complexe dont un ordre inopiné de mobilisation doit provoquer la mise en marche.

2^o *Conduite des opérations.* — Pas n'est besoin d'être un stratège de profession pour être frappé de la *précision* nécessaire à l'arrivée des convois de vivres et de munitions sur le front d'une armée aussi mobile que nombreuse et dispersée. Là encore doit intervenir la *méthode*, qui est une vertu essentielle d'un chef d'état-major obligé de veiller aux détails dont aucun n'est sans importance pour le succès final; quant à l'*ingéniosité*, elle est, à l'évidence, indispensable tant pour profiter des fautes de l'ennemi que pour adapter le plan initial aux modifications imposées par la fortune des armes ou par la tactique de l'adversaire.

Aussi bien, ces trois qualités ne doivent-elles pas être l'apanage exclusif d'un généralissime; un simple chef de détachement doit pourvoir aux multiples opérations du cantonnement et de l'approvisionnement et à l'exécution de la tâche assignée dans les termes définis par une judicieuse organisation et appropriées par une souplesse inventive aux circonstances du moment. De même, les services civils ne peuvent s'affranchir de cette triple condition de réussite au cours de la guerre, soit qu'ils contribuent au transport des troupes, à l'évacuation des blessés, au ravitaillement en vivres ou munitions, soit qu'ils assurent la correspondance postale dont l'exacte transmission est aussi nécessaire pour reconforter le combattant par les nouvelles de son foyer que pour entretenir le sang-froid des non-combattants par la connaissance certaine et rapide du sort d'un proche toujours en péril.

Ce n'est pas, du reste, la guerre moderne qui a inauguré la mise en œuvre de ces qualités chez le conducteur d'armées. La retraite des Dix Mille de Xénophon, l'invasion d'Annibal en Italie après la traversée des Alpes, la défensive

commandée par Marius à ses légions impatientes de répondre aux défis injurieux des Teutons, furent la préface et le modèle de campagnes dont l'histoire quotidienne trace devant nos yeux, et parfois avec notre concours personnel, la sanglante épopée. Devanciers et maîtres de nos généraux d'aujourd'hui, ces glorieux ancêtres de l'antiquité rappellent à leurs arrière-neveux que le sang-froid et la temporisation sont des qualités ou des procédés dont l'aspect extérieur ou l'effet immédiat, s'ils ne revêtent point le flatteur éclat d'une furieuse offensive, en évitent parfois le décevant attrait et l'irréparable lendemain.

La résistance aux objurgations d'une armée plus disposée au péril de l'attaque qu'à l'énervement de l'immobilité exige toutefois du chef qui les affronte un courage civique dont l'héroïsme sait immoler l'égoïste souci des louanges immédiates aux calculs d'une *précision* mathématique, aux principes d'une implacable *méthode* et aux ressources d'une merveilleuse *ingéniosité*. C'est donc dans les éléments essentiels de l'esprit statistique qu'il puise les bases de sa vaillante et féconde attitude. Bien plus, la possession de ces qualités est pour lui un élément d'action et d'influence morale. En effet, une population et une armée qui savent qu'un travail méthodique a précédé l'organisation de la guerre et dirige la conduite des opérations ne peuvent manquer d'une foi indéfectible dans la victoire finale : le doute, la lassitude et le découragement n'ont jamais été engendrés que par la défiance dans la valeur des chefs ou la préparation des moyens.

De même, grâce à cette confiance de la nation dans les arbitres de ses destinées, un gouvernement n'est pas réduit à taire, par crainte de semer la panique, des échecs dont l'annonce est l'inévitable cortège des récits de blessés soignés dans les hôpitaux de l'arrière; il n'est donc pas exposé à la suspicion que jette sur les nouvelles favorables par lui communiquées la divulgation tardive d'insuccès jalousement dissimulés. Or, le souci de ne cacher à l'ensemble de la population aucune péripétie des hostilités, si alarmante puisse-t-elle être, paraît une condition nécessaire de l'intime et générale collaboration d'une démocratie à une œuvre de défense nationale. Le 18 juillet 1803, William Pitt déclarait « tout à fait impossible qu'un peuple veuille faire des efforts adéquats pour résister à un péril dont la nature et l'étendue lui ont été soigneusement dissimulées »; cent douze ans plus tard, le correspondant militaire du *Times* (numéro du 14 janvier 1915, p. 9, dernière colonne), dans un article intitulé : *Problems of defense — 1915 et 1804 — ministers and mystery*, prenant pour épigraphe cette déclaration du grand homme d'État, écrivait (*ibid.*, début du troisième alinéa) que « l'Empire britannique n'est pas d'humeur à combattre derrière un voile de mystère ». La formation de l'esprit populaire, grâce à la diffusion des travaux statistiques, n'est donc point négligeable chez les peuples qui luttent à main armée.

IV — L'ESPRIT STATISTIQUE ET LE PATRIOTISME ÉCLAIRÉ

Ce n'est pas, du reste, uniquement dans l'œuvre de préparation ou de conduite des hostilités que l'esprit statistique peut rendre, en cas de guerre,

d'incontestables services. Grâce à lui, le patriotisme devient éclairé tant chez les pouvoirs publics que dans l'ensemble de la nation.

D'une part, en effet, l'esprit statistique permet aux pouvoirs publics d'utiliser au mieux de l'intérêt général toutes les capacités de la nation. Or, si les spécialistes sont judicieusement employés, au lieu d'être confinés par négligence, automatisme ou routine dans des postes que pourraient occuper de simples manœuvres, quiconque ne possède aucune aptitude particulière accepte telle mission qui lui est dévolue, et cela non seulement avec abnégation, mais encore avec la conviction qu'une méthode sévère inspirée par le souci de l'ordre a présidé à l'affectation de chacun : en un mot, tous collaborent à l'œuvre patriotique avec l'intelligence des nécessités de la défense nationale.

D'autre part, ce n'est pas seulement avec le moral de ses troupes, c'est aussi avec la mentalité de l'opinion publique que doit compter un chef d'armée ; à cet égard, il trouve un précieux auxiliaire dans l'acquisition de l'esprit statistique par la population, grâce à la vulgarisation des travaux statistiques, depuis les bulletins météorologiques et les publications hebdomadaires des maladies, des naissances et des décès jusqu'aux annuaires dont le prix doit être abaissé dans l'intérêt général d'une large diffusion.

L'acquisition de l'esprit statistique donne, en effet, l'habitude de la réflexion basée sur la croyance à des lois générales et sur la négation de la prétendue puissance d'un hasard aveugle qui dirigerait les mouvements humains ; elle donne l'habitude de la recherche du lien qui unit l'effet à la cause et elle proscriit le fatalisme qui prétend justifier la paresse, le découragement et la félonie comme des conséquences légitimes et inévitables de forces ignorées dont la puissance intangible déjouerait l'effort humain ; elle donne l'habitude du courage en face de la vérité, si dure soit-elle, par la pratique de l'étude des fléaux tels que la mortalité, la morbidité, la criminalité, le chômage, les grèves, les accidents, et par la conviction, fondée sur l'expérience, que cette étude conduit à des solutions bienfaisantes ; elle donne l'habitude de fuir l'illusion par la mise en œuvre de méthodes qui édifient toute réforme de l'état de choses existant sur un examen attentif de données certaines et précises ; en un mot, à la fois, elle garantit contre l'utopie qui fascine l'intelligence comme le miroir captive le regard de l'animal, et elle exclut la sécurité, fille de la peur, triste privilège des oiseaux qui croient échapper aux coups du chasseur en se bornant à lui dissimuler leur tête.

Le statisticien apprend, de la sorte, que seule est instructive la connaissance des qualités de l'ennemi, qu'au contraire celle de ses défauts est stérile parce qu'elle ne comporte, pour la préparation militaire, aucun élément d'imitation soit en temps de guerre, soit même en temps de paix. Il n'est pas de ceux qui, par mépris de l'adversaire et par étalage d'un patriotisme plus expansif que raisonné, plus sonore qu'intelligent, affectent l'ignorance des travaux, même littéraires ou artistiques, d'une nation ennemie. Il n'oublie pas que le genre de culture, fût-il la déformation de la civilisation, est le critérium des méthodes de lutte et d'occupation à main armée ; il ne commet donc point l'erreur des patriotes plus ardents à l'impulsion que pratiques dans la réalisation, dont la légitime révolte contre les atrocités d'un vandalisme héritier des barbares se traduit par la proscription de la langue de l'adver-

saire dans l'enseignement de la jeunesse, comme si la défaite militaire, si complète fût-elle, pouvait supprimer à jamais les représentants d'une race aussi persévérante que prolifique.

C'est ainsi que l'esprit statistique, par les habitudes qu'il donne et les pensées qu'il suggère, inspire les patriotes éclairés, qui tempèrent l'élan de leur entrain par le calme de leur raison et qui, soucieux de faire de leur pays le meilleur, mais non le plus envahisseur, lui appliquent le judicieux précepte : *Qui bene amat bene castigat*, qui aime bien châtie bien. Dès lors, sans manquer de reconnaître ni d'exalter le bien, ils ne cessent de rechercher le mieux ; loin de vouloir transformer leur patrie en une société d'admiration mutuelle, ils distinguent et signalent ses imperfections ou ses défauts, non pour l'humilier, mais pour le grandir chaque jour par les réformes nécessaires ; en particulier, dans une guerre de patience, sans omettre de magnifier les actes d'héroïsme individuel ou collectif, ils relèvent toute erreur ou faute qui parfois est la rançon des suggestions hardies et dont une trop facile excuse est cherchée dans les manifestations d'un esprit d'initiative égaré par une conception ignorante et contempteur de l'indispensable méthode. Aussi bien, loin d'être en conflit avec l'esprit statistique, l'esprit d'initiative trouve en lui à la fois un soutien qui lui évite les chutes consécutives à de téméraires efforts, un guide qui lui prépare la voie où il peut s'engager sans crainte des heurts ni des mécomptes, un pilote qui lui signale les écueils à éviter, un phare qui éclaire sa route et contribue de la sorte à des triomphes dont l'éclat est réservé au navigateur sans que ce dernier ait à redouter une indiscrete prétention de son auxiliaire au partage de ses lauriers.

Le véritable statisticien n'est pas, en effet, hanté par le souci des applaudissements populaires, et il trouve une suffisante récompense de ses efforts dans la conscience de l'accomplissement d'un devoir peut-être obscur, mais utile et patient.

V — L'ESPRIT STATISTIQUE ET L'HÉROÏSME

Il n'est pas à redouter, d'ailleurs, qu'une population imbuë de travaux où les chiffres ont plus de place que d'entraînantes périodes, ne soit incapable de tout sentiment d'héroïsme.

En effet, il n'y a pas incompatibilité entre l'allure méthodique de l'esprit statistique et les élans spontanés du plus audacieux génie. Gambetta avait l'esprit statistique quand il disait de la revanche : « Y penser toujours, n'en parler jamais », ou qu'il provoquait par de judicieuses et multiples initiatives la réorganisation de notre armée, soit au cours, soit au lendemain de l'année terrible, et cette laborieuse entreprise ne lui interdisait pas les sublimes envolées dont le discours de Cherbourg reproduit sur le monument de la place du Carrousel est un des types les plus accomplis.

De même, la patiente élaboration de ses premiers discours n'a pas, dans la suite, condamné Jules Favre à la froideur d'un conférencier qui dissimulerait sa faiblesse d'improvisation derrière le méprisabie paravent d'une trop fidèle mémoire, et elle ne l'a pas empêché de démasquer à la tribune parlementaire, dans une célèbre harangue, la redoutable préparation d'un prochain coup d'État.

Par contre, le type de l'esprit statistique n'est nullement représenté par un

orateur devenu froid à force d'être impeccable, parce que l'aide du souvenir substituée à la spontanéité de l'intelligence supprime le rayonnement communicatif d'une parole directement issue du cœur. La préparation poussée jusqu'à tuer l'éloquence n'est que la dénaturation de l'esprit statistique : celui-ci prépare, puis s'efface, sans risquer d'étioler les qualités essentielles de l'esprit humain ni de le transformer en *automate*.

Les livres saints eux-mêmes offrent des exemples de cette association de la méthode statistique et des pensées qui reflètent les plus généreuses inspirations du cœur : la formule du *Livre de la Sagesse*, qui rappelle le respect, par le Créateur, du nombre, du poids et de la mesure, n'exclut point les lyriques accents des psaumes, et les épîtres où s'affirme la dialectique de saint Paul voisinent avec celle où, traçant le tableau de la charité, il compare l'homme qui en est privé à un airain sonore et à une cymbale retentissante.

Et c'est bien d'esprit statistique que faisait preuve un pasteur des âmes, M. Wilfrid Monod (1), lorsque, dans un appel à l'invisible, il traçait l'œuvre à accomplir après la victoire par notre nation « si, disait-il, elle veut vivre et survivre » : rappelant que « lors de la guerre franco-allemande, en 1870, les rivaux étaient de taille égale », il ajoutait que « aujourd'hui, si les deux peuples étaient rangés côte à côte, sur deux lignes parallèles, la colonne adverse dépasserait la nôtre, en longueur, de 26 millions d'unités ». C'est ce « chiffre » qu'il invitait ses auditeurs à « méditer » comme l'effectif de ceux qui, « en pleine paix, à l'intérieur de nos frontières, ont été rayés, délibérément, sur la liste émouvante et glorieuse des candidats à la vie », et il s'écriait à titre de conclusion : « Quelle décisive leçon pour l'avenir ! Quel avertissement suprême ! »

Mais à côté de l'héroïsme qui frappe les regards du public le moins averti, s'en manifeste un autre pour les esprits réfléchis et attentifs, c'est celui de tel statisticien dont la modestie m'interdit de citer le nom, bien que mes lèvres brûlent d'enfreindre sa trop sévère consigne, et qui, non content d'envoyer au front et parfois à la mort une phalange de proches, consacre sa fortune, sa demeure, son activité, sa famille même au soulagement des blessés avec autant de libéralité que de tolérance, non seulement par le recours aux princes de la science et aux prêtres de tous les cultes, mais encore par l'entretien personnel des plus cordiales relations avec ceux qui soignent le corps et avec ceux qui réconfortent l'âme. L'auteur d'une telle initiative n'est-il pas à la fois le correspondant et l'auxiliaire de ces « légions invisibles » dont le pasteur d'un culte fidèle à la croyance de l'au-delà dénombrerait dans une éloquente homélie les célestes effectifs ?

Et qu'après de tels exemples, qui certes ne sont pas isolés, on soutienne que l'esprit statistique est incompatible avec les plus puissantes aspirations de l'âme humaine ! C'est que l'étude de toute science, si elle est désintéressée et affranchie de préoccupation d'hégémonie ou de lucre, contribue à grandir l'esprit, à l'élever au-dessus des contingences terrestres et à lui faire entrevoir, sinon comprendre dans son infirmité, les divines harmonies dont le savoir de l'homme est le lointain, mais fidèle interprète.

(1) *Les Légions invisibles*, discours prononcé le 6 septembre 1914. Fischbacher, Paris p. 14 et 15.

Ces considérations trouvent, d'ailleurs, à l'heure actuelle la plus éclatante confirmation dans l'attitude de l'admirable Belgique, cette nation jalouse de précision, soucieuse de méthode et merveilleuse d'ingéniosité, qui récemment conviait les statisticiens de l'univers à la célébration de la mémoire de Quetelet, l'un des pères de la statistique, et qui vient de donner et donne chaque jour le plus sublime exemple de l'héroïsme par le sacrifice de son territoire au respect de son honneur, s'exposant, dans l'intérêt du monde civilisé, à la destruction de ses foyers les plus illustres des sciences, des lettres et des arts, à l'occupation de sa capitale, à la dévastation de ses campagnes, enfin à l'expulsion de son gouvernement et de sa population tout entière : héroïsme volontaire qui refuse le bien-être offert au prix d'une honteuse neutralité et qui accepte les plus cruelles épreuves, ne mesurant l'étendue de ses souffrances qu'au péril imminent de la civilisation menacée et du droit méconnu.

VI — L'ESPRIT STATISTIQUE ET L'IDÉAL

Or, c'est l'idéal qui conduit à l'héroïsme : car ce qui crée l'héroïsme, c'est l'ensemble de ces vertus militaires et civiques qui se résument dans la double expression de loyauté et d'honneur, c'est, vis-à-vis de l'adversaire, le respect qui, loin d'exclure la bravoure, la surexcite en l'épurant, c'est, à l'égard du vaincu, la bienveillance qui, loin de conduire à la faiblesse, édifie les résultats du triomphe sur les fondements inébranlables de l'éternelle justice.

Si donc l'esprit statistique n'exclut pas l'héroïsme, c'est que, contrairement à une opinion plus générale qu'autorisée, l'esprit statistique ne détruit pas l'idéal.

Ce qui détruit l'idéal, ce sont les théories qui condamnent l'humanité à la limitation terrestre de l'existence et la privent du consolant espoir d'un éternel lendemain ; ce qui détruit l'idéal, c'est le bannissement de toute croyance à l'au-delà, par la réduction de toutes les jouissances à cette vie mortelle, et par l'abandon de la confiance réparatrice dont nul ne saurait méconnaître à l'heure du péril la vertu réconfortante et l'efficace adjuvant.

Ce qui détruit l'idéal, c'est l'ignorance ou l'oubli de cette loi supérieure aux lois humaines, loi divine que l'antiquité païenne reconnaissait elle-même par la bouche de ses héros ou de ses penseurs, depuis la faible Antigone, rappelant au tyran Créon la supériorité de la loi éternelle sur la loi terrestre, jusqu'à Socrate, refusant de son ami Criton l'offre d'une évasion préparée par la sollicitude de ses disciples et s'engageant avec une résignation mêlée d'espérance dans la voie tracée par la divinité : *πράττωμεν ταύτη, ἐπειδὴ ταύτη ὁ Θεὸς ὑφηγεῖται* (1).

Ce qui détruit l'idéal, c'est l'enseignement systématique d'une diplomatie qui permet à un gouvernement de qualifier de « chiffons de papier » les traités dont il a garanti le respect, c'est la proclamation de la supériorité de la force sur le droit.

Ce qui détruit l'idéal, c'est la consécration officielle de pratiques qui prêchent l'égoïsme des peuples, leur aspiration à une hégémonie destructrice des faibles

(1) PLATON, Dialogue de Criton, XVII, *in fine*.

nationalités, c'est la diffusion d'une théorie qui, loin d'admettre le droit sacré de chaque peuple à une existence propre, considère les petits États comme une proie désignée à l'avidité des grands; en d'autres termes, c'est la transformation en dogme d'un orgueil qui vise à l'universelle domination et qui prétend y parvenir à l'aide de tous moyens.

Ce qui détruit l'idéal, c'est l'application d'une stratégie qui immole les femmes et les enfants et qui, sans motif d'ordre militaire, détruit les sanctuaires les plus vénérés de la religion, de la littérature ou de l'art.

Ce qui détruit l'idéal, c'est, en un mot, la pénétration d'un nationalisme envahisseur et barbare prêt à réduire en esclavage ou en cendres l'objet de ses insatiables convoitises.

Ce qui détruit l'idéal, c'est l'étude de la vérité scientifique orientée dans le sens exclusif de l'utilité pratique en dehors d'une éducation du cœur qui puise sa source dans la culture générale et qui associe la recherche de la vérité au respect de la justice pour s'épanouir dans la plus large expression du beau et simple terme d'humanité. Certes, on peut être tenté de soutenir que les questions de sentiment ne doivent pas trouver place dans les recherches objectives, parce que le but du savant ne serait que la découverte de la vérité sans souci de l'usage dont peut être l'objet le résultat de ses travaux. Mais, de même qu'il ne faut point confondre l'instruction avec l'éducation, la patiente acquisition du savoir avec la délicate épuration des sentiments et des idées, de même il est certain que l'étude de la science tournée vers un but de réalisation immédiate en l'absence de toute pensée supérieure amène à un égoïsme méthodique négateur de la civilisation et générateur de la barbarie.

VII — L'ESPRIT STATISTIQUE ET LES PEUPLES PRIME-SAUTIERS

L'esprit statistique est particulièrement utile aux peuples qui ont le privilège des improvisations de l'intelligence et des élans du cœur, et qui, par suite, sont à la fois capables de merveilleuses initiatives et exposés à gaspiller des trésors d'héroïsme avec un courage plus téméraire que réfléchi; il canalise les productions de l'ingéniosité, il tempère les hardiesses de la vaillance. La diffusion de l'esprit statistique dans une population permet à un chef de faire comprendre et dès lors accepter par les combattants les plus jaloux de l'offensive la temporisation dans les hostilités, la tactique de la défensive, la guerre d'usure en un mot; grâce à cette formation intellectuelle de ses troupes, il n'a pas à craindre de leur inspirer la lassitude quant aux moyens ou la défiance quant au résultat; il n'est pas non plus exposé à la critique et à l'impatience de non-combattants qui ne se rendraient aucun compte des réels besoins d'une lutte où la patience est une condition des succès militaires.

VIII — LIMITES DE L'ESPRIT STATISTIQUE

L'énumération des services qui peuvent être attendus de l'esprit statistique ne doit pas entraîner à son profit l'attribution d'avantages illusoires. Si le statisticien est capable de dénombrer les résultats de l'héroïsme, l'esprit sta-

tistique ne suffit pas à en provoquer la genèse. Le statisticien digne de ce nom n'ignore point les frontières du domaine où son action peut s'exercer avec une réelle efficacité : il sait, par exemple, que les sentiments échappent aux mesures dont il dispose, qu'en particulier la sympathie, loin de s'apprécier par le nombre des personnes à qui elle s'adresse, tantôt se réduit dans la diffusion à un banal témoignage de sociabilité, tantôt, par contre, traduit l'épanchement d'un cœur altruiste qui cherche auprès de ses semblables l'occasion de manifester une débordante philanthropie.

L'esprit statistique n'est donc point, par voie de conséquence nécessaire, l'esprit de *pédantisme* : le statisticien sait tenir compte du degré d'approximation qui peut être atteint dans chaque espèce et il ne prétend fournir que des normes générales compatibles avec les inévitables dérogations commandées par la pratique; la voie qu'il éclaire est assez large pour permettre à chacun l'individualité de son choix : tel le feu qui en mer indique les écueils, sans enchaîner la liberté du capitaine dans le choix de la route.

En d'autres termes, les statisticiens ne sont point des êtres enfermés dans quelque tour lointaine où ne pénétreraient ni les bruits du dehors ni les enseignements de la pratique; ils savent au contraire plier aux exigences des événements le merveilleux outil dont ils sont les détenteurs et dont ils deviennent chaque jour les féconds artisans par les perfectionnements qu'ils y apportent. Bien plus, grâce à cette formation de l'esprit qu'ils ont héritée de leurs devanciers et qu'ils transmettent à leurs successeurs avec le fruit de leurs travaux personnels, ils offrent au pays, dans les périodes graves de son histoire, le précieux concours d'une méthode qui vivifie les plus généreux efforts par la vertu de la discipline.

IX — CONCLUSION

Il ne semble donc pas téméraire d'affirmer que l'étude de la statistique, associée aux enseignements tirés de la culture classique et aux éléments puisés dans les connaissances générales, est de nature à féconder les uns et les autres et, de la sorte, à doter l'esprit de solides qualités qui trouvent à l'occasion de la guerre la plus utile mise en œuvre et la plus directe application.

Maurice BELLOM.